



HAL
open science

L'incidence de la technique sur la temporalité

Aurélien Bougeard

► **To cite this version:**

| Aurélien Bougeard. L'incidence de la technique sur la temporalité. 2023. hal-04123070v2

HAL Id: hal-04123070

<https://hal.science/hal-04123070v2>

Preprint submitted on 20 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

L'incidence de la technique sur la temporalité

La nature, l'Homme et ses inventions (Partie 1)

I. L'Homme et la nature

L'humanité par son organisation sociale et sa capacité à chercher et compiler parvient à créer, pour solutionner ou expliquer, ce qui répondait jusqu'alors de l'abstrait, de l'infondé ou de l'inexpliqué. C'est un postulat que tout le monde a.

Par ce processus de recherche et de création, l'humain cherche à s'extraire ou à dominer en quelque sorte l'environnement auquel il appartient, car il parvient à en expliquer les règles fondamentales, inhérentes à la survenance de certains phénomènes et à se les approprier pour en faire divers usages qui seront siens. Du moins, il pense qu'il s'extrait de cet environnement, notamment par cette prise de recul, ce sens de l'observation, cette acquisition de connaissances et les applications qui en découlent. L'objectivité qu'il acquiert par la découverte lui donne l'impression de prendre de la hauteur sur cet environnement qu'il observe.

Dans cette logique, la maîtrise d'une règle ou sa compréhension par l'Homme favoriserait donc un éloignement avec la nature, c'est-à-dire celui d'un rapport direct avec cette dernière, sans technique ou peu dans une forme de cohabitation frontale et équilibré¹. En effet, sa compréhension permettrait, par le recul qu'elle procure, de créer de l'artificiel, de bâtir quelque chose qui n'est pas existant en tant que tel dans la nature, du moins pas en tant qu'exception, mais plutôt en tant que récurrence, attestant d'une maîtrise nouvelle.

Ainsi, la combinaison de ces connaissances avec la diversité des applications possibles que l'humain compile et expérimente permettrait au « nouveau » de survenir dans un champ du partage où l'humain cohabite avec son environnement. Il s'agit d'un espace commun de partage, car le « nouveau » créé de la main de l'Homme est bâti à partir d'éléments issus de la

¹ Ici, il ne s'agit pas d'évoquer le mythe du « bon sauvage » par rapport à la société humaine d'aujourd'hui, juste de constater que la création continue et cumulative de techniques rendent le rapport à la nature de plus en plus indirect et compliqué.

nature, que ça soit la compréhension d'une règle immanente de celle-ci ou les matériaux qui permettent de faire application de cette règle et de ses différentes utilisations.

Surtout le « nouveau », une fois créé, ne s'inscrit pas dans un champ hermétique et isolé de la nature. En effet, il continue de cohabiter avec celle-ci du fait de son existence dans un espace donné où la nature est par essence présente. C'est l'attitude humaine et son organisation sociale qui finit par imposer et déséquilibrer un rapport de force à et sur la nature, et cela se fait en partie par ces « nouveaux » que l'Homme insère dans cet espace commun entre lui et son environnement.

D'un côté, la nature semble s'exprimer dans son essentialité, il n'y a pas à proprement parler de superflu dans l'expression de la nature et de ses règles. De l'autre, l'humain quant à lui se fonde sur cet essentiel de la nature pour comprendre son environnement, pour l'expliquer, pour bâtir sa connaissance, pour exprimer son essentialité. Mais l'humain le fait également pour construire un « nouveau ». Ce « nouveau » s'exprime alors par la création d'un artificiel qui ne répond pas nécessairement de l'essentialité humaine, mais peut répondre de notions et d'émotions comme le confort, la pulsion ou encore le plaisir².

Il peut être objecté que ces ressentis sont fondamentaux pour exprimer ce que l'humain est, et il semble normal d'accepter ce point de vue. Néanmoins, ces notions et/ou émotions si elles s'emparent de cette essentialité à comprendre les règles immanentes de la nature pour créer et placer l'humain dans un espace, non essentiel à son être, qui l'éloigne d'une forme d'essentialité avec son environnement, alors elles peuvent devenir superficielles. Elles peuvent ne plus répondre de l'essentialité de l'humain, mais de leur exacerbation à d'autres fins. Elles s'accaparent de la compréhension et en détournent les usages et autres applications à des fins de contentement personnel et émotionnel et non plus d'essentialité. Lorsque cela se produit, cela se fait systématiquement au détriment d'un équilibre avec la nature puisque cela répond d'une volonté partielle et temporaire de s'en éloigner. La nature n'est perçue que comme primitive, austère, voire violente, belle et instinctive.

Cette démarche d'éloignement de l'Homme de sa condition première et primitive s'immisce dans une logique de surplus de sa condition. Pour l'Homme, cette logique (la recherche d'une amélioration de sa condition) est immanente à son être et est donc fondamentale à sa condition

² On parle ici de la société de consommation ou du moins du rapport à une consommation non essentielle

d'humain inscrite dans une forme d'organisation sociale, toutefois, elle n'est pas systématiquement essentielle à son existence.

L'usage, les créations et applications qui ne cherchent qu'à contenter des parcelles d'émotions constitutives de l'humain ne cherchent pas à être utile à son existence mais à son contentement en tant qu'humain. Ces émotions sont cependant utiles à la pleine expression de ce que l'humain incarne et se représente. Lorsque des objets, des services ne cherchent à satisfaire que ces parcelles d'émotions, il s'agit bien d'un contentement superficiel qui n'a rien d'essentiel à l'expression et la persistance de l'Homme dans le temps.

Ce qui veut être souligné par cette accroche, peut-être un peu bancale, est que l'intention de l'Homme à s'extraire de la nature pour construire son propre état soumis à d'autres principes ne peut être que temporaire. Cet éloignement constant avec la nature, de ce qu'il est désormais commun d'appeler une amélioration des conditions de vie, n'est pas persistant dans le temps.

Bien sûr à l'échelle d'une vie, ou de plusieurs vies successives dans un état des conditions de vie en amélioration constante, il peut apparaître et faire naître la réflexion d'une forme de longévité qui laisse croire qu'il est un acquit désormais éternel.

Toutefois, l'humanité est soluble dans la nature. Elle y prend naissance et ne peut échapper à son propre temps de vie. De ce fait, elle retournera à son lieu de naissance comme une péripétie de la nature qui suit lui-même sa propre temporalité.

Ainsi, vis-à-vis de l'Homme, le temps est favorable à la pérennité de la nature. En effet, elle constitue ce qui est essentiel. Elle est une arborescence logique et non superficielle, et donc tout ce qui s'extrait de cette essentialité ne peut s'y maintenir en dehors indéfiniment.

Il est possible d'argumenter que si la nature ne se contente que de l'essentiel, alors l'humain n'aurait pu advenir dans cet état puisque ce dernier cherche à s'en extraire et à bâtir sa propre condition. À cela, je répondrai que je n'ai pas la réponse de l'essentialité que nous avons pu représenter dans le schéma de la nature initialement puis dans notre évolution au cours du temps. Ce qui semble être possible néanmoins est qu'en ce qui concerne notre condition nous avons pu décider ou du moins nous avons acquis dans le temps la possibilité de décider quelle devait être notre condition. Sans doute, du fait des primo-découvertes que l'Homme a réalisées

et notre remplacement progressif dans l'arbre de la chaîne alimentaire. Cela ne veut pas dire que l'Homme puisse décider du temps qu'il passera en dehors de la nature.

De ce postulat, il est possible de comprendre que ce que l'on nomme temps joue toujours au bénéfice de la nature. Celle-ci n'est pas éternelle. Elle peut être malmenée, voire interrogée dans ses expressions, mais tant qu'elle sera, elle constituera la cause et la raison des potentielles extractions de son être et donc *de facto* de leur fin.

Seul un temps au-delà de la nature joue en sa défaveur et c'est celui du néant. Le temps du néant est au-delà de celui de la nature ; incalculable dans sa durée, il repose sur une essentialité contraire à l'idée même de nature dans son expression la plus fondamentale, celui du rien. Cependant, à la manière de l'humanité pour la nature, le néant va d'une certaine façon, autoriser la survenance de celle-ci, son émancipation du temps du rien pour une durée donnée.

Ainsi, l'humanité est dans une sous-temporalité tout en pensant dominer un temps qui n'est finalement pas sien. Le nommer ne change pas son déroulé, il lui confère juste la possibilité de penser son sens et sa portée. C'est à travers ses innovations et technologies que l'Homme consolide son temps toujours plus éloigné de la nature, un temps de moins en moins essentiel.

II. L'Homme et ses technologies

L'Homme dans sa propre temporalité bâtit sa condition avec et contre une sur-temporalité, celle de la nature. Découle de cette recherche et de cette construction les inventions et innovations qui permettent à l'Homme de s'éloigner de la nature pour conditionner les critères et les contours d'un état propre à l'humanité : celui d'un état où l'Homme est au centre de ses propres préoccupations et améliorations. Cela ne signifie pas que tout se fait au détriment d'autre chose, mais cela se fait systématiquement au profit de l'Homme.

Cela se fait d'autant plus au profit de l'Homme que lorsqu'une technologie méliorative de la condition de l'Homme finit par être adoptée, déployée et consommée et donc considérée comme un acquit, toute perturbation extérieure qui viendrait interroger l'utilité de cette technologie

devrait, pour être entendue, maintenir l'existence de cette technologie dans le temps tout en essayant de s'accommoder de ces perturbations ou remises en cause.

À titre d'exemple : la voiture pollue et est une des premières causes de pollution et de contribution au dérèglement climatique. Au lieu de procéder à un interdit de la voiture individuelle dans certains lieux ou certains cas, ou conditionner le rachat d'une voiture à certains critères, il est préférable de mettre sur pied une technologie qui *in fine* pollue moins et autorise dans le temps l'utilisation continue de la voiture (pas au niveau de la production ou de l'extraction de minerais spécifique, mais en terme strict de pollution dans l'usage de la voiture).

Contraindre une habitude, voire l'effacer, c'est en partie admettre un tort, une erreur de l'intelligence humaine face à un choix qu'elle a fait dans le temps. Cette situation est d'autant plus compliquée à faire admettre que du point de vue de la vie humaine cette erreur réalisée contre la nature était difficilement perceptible au moment de son choix (la voiture n'apparaît comme problématique qu'une fois sa surconsommation installée).

De ce fait, il est plus facile d'accepter le « nouveau » comme solution et palliatif intellectuel de ce mauvais choix initial d'amélioration de la condition humaine que d'admettre qu'il faut contraindre une mauvaise habitude prise.

Le « nouveau » apparaît comme une marche en avant, il est toujours un mieux par rapport à la situation antérieure à son arrivée. Surtout, le « nouveau » n'est que rarement admis comme négatif, il est au pire correctif. Le « nouveau » est le reflet de la capacité de l'Homme à s'adapter aux modifications qu'il a lui-même initiées dans cet espace de partage commun avec la nature. Il est le fer de lance d'une amélioration constante de la condition humaine, d'une assise toujours plus forte dans cet espace de partage avec la nature, d'un rapport de domination qui se fait de plus en plus dangereux de par la confiance que l'Homme accumule plus il s'éloigne de la nature sans avoir l'impression de nuire à lui-même.

Le « nouveau » n'est pas que déclencheur de déséquilibre, il est aussi déclencheur de découvertes fondamentales pour l'Homme (en sciences dures comme sociales). Cependant, leurs applications au-delà de leurs découvertes, compréhensions, appréhensions et essentialités tendent à être source de déséquilibre. Par exemple : il est une chose de permettre à tout à chacun d'accéder à une source d'électricité constante, il en est une autre de laisser allumer les vitrines commerciales continuellement, ou de développer des moyens exclusifs de chargement des terminaux informatiques ce qui multiplie les nécessités de branchements (ce n'est plus le cas

en Europe, mais ça l'a été pendant plus d'une dizaine d'années), etc. L'Homme qui autorise une production massive justifiée par un système économique et non pas une essentialité d'usage, participe de ce déséquilibre (consumérisme, obsolescence programmée, production massive, dans un espace de sur-connexion mondialisée).

Ce type d'utilisation du « nouveau » inscrit l'Homme dans une démarche d'éloignement avec la nature puisque plus rien ne répond de l'essentiel. Tout répond du devenir mélioratif de l'Homme et pour l'Homme sans prise en compte de la nature et quelles que soient les incidences que cela a sur cette dernière.

L'essentialité de l'être humain est de chercher, comprendre et créer pour bâtir sa condition dans la nature. Quel est l'intérêt de l'Homme, qui appartient à la temporalité de la nature en tant que sous-temporalité, de chercher à s'éloigner de la nature et d'essayer de se maintenir en dehors de celle-ci à travers ses inventions ? L'Homme chercherait-il à s'éloigner de la nature par crainte, par ambition ?

Regarder la nature, protégé par ses « nouveaux » qui l'investissent d'un pouvoir qui permettant *a minima* de domestiquer la nature et *a maxima* de la supprimer. Ces « nouveaux » sont des griffes, poisons et dents de l'Homme pour exister en tant que prédateur dans son environnement. Cette nature qui malgré ça, partage le même espace que celui que l'Homme finit par penser être son exclusivité³.

Ces « nouveaux », au-delà de l'isolement qu'ils produisent avec la nature, apparaissent également comme un moyen de pouvoir se penser éternel ou du moins dans une temporalité équivalente à celle de la nature, de tendre vers cette temporalité plus longue. En effet, ils autorisent l'Homme à exister au-delà de son existence propre. Ces « nouveaux » peuvent s'inscrire dans une temporalité supérieure à la vie d'un Homme et donc sont un moyen de se projeter dans une temporalité supérieure à l'humain, plus proche de la temporalité de la nature, notamment par le biais de la transmission.

Mais ce ressenti d'une éternité temporelle qui est touché du doigt par les inventions et les innovations n'est qu'une projection de la temporalité d'un humain par rapport à un « quelque chose » qui va lui survivre. Ce n'est que l'expression d'un abus de langage et de pensée.

³ Il pense l'espace et le temps comme étant sien parce que jusqu'à preuve du contraire dans la nature, il est le seul à les nommer, les penser et les utiliser comme référent et mesure.

Les « nouveaux » proviennent de la main de l'Homme, ils appartiennent nécessairement à la temporalité de l'Homme, certes au-delà de la vie d'un individu et peut être de manière prolongée à notre extinction, mais jamais dans une forme d'éternité. Pour la simple raison, c'est que l'Homme existe dans une sous-temporalité de la nature et ne peut donc lui survivre, s'il n'est plus.

Il est même plus logique de penser que plus l'Homme s'éloigne de la nature plus les inventions ne pourront pas s'inscrire dans une forme de pérennité puisqu'elles participeront du déséquilibre de l'espace commun avec la nature au profit de l'Homme, comme une prise de vitesse exponentielle et donc d'une remise en cause de leur essentialité plus rapide quand le déséquilibre sera trop important et que l'Homme ne sera plus.

Les inventions ne peuvent être des acquis dans le temps, elles seront faites, défaites, détruites, mais jamais éternelles pour la simple raison est qu'elles ne répondent pas d'une essentialité présente et admise dans la nature, et outre le fait qu'il n'y ait pas d'éternité en soi, puisque la nature elle-même est une sous-temporalité. Les inventions sont l'expression d'une essentialité fondamentale, partielle ou superficielle de l'Homme pour construire sa condition.

Comme l'Homme appartient à la temporalité de la nature, son existence et sa pérennité sont conditionnées par l'essentialité qu'il représente pour la nature. De ce fait, en s'éloignant de la nature par le prisme des innovations qui participent à l'établissement de sa condition dans le temps, l'Homme interroge la nature sur l'essentialité qu'il représente pour elle et donc son éventuelle fin.

En effet, puisqu'il cherche à s'extraire de cette essentialité pour construire la sienne équivalente, dans le temps, à celle de la nature, la question qu'il faut se poser est : peut-on lutter contre une temporalité supérieure à la nôtre ? Peut-on s'isoler de la nature et survivre ?

Comme abordé plus haut, plus l'on s'éloigne de la nature, plus on interroge notre fin et la pérennité des innovations qui nous maintiennent dans le temps à la place que l'on occupe. La temporalité de l'Homme est incluse dans le temps de la nature et de ce fait ne survivra pas sans elle, sur terre ou ailleurs. Les conditions d'existence de l'Homme sont enracinées dans un essentiel propre à la nature, quelles que soient les technologies développées pour s'en éloigner.

À titre d'exemple, si l'Homme parvenait technologiquement à s'installer ailleurs, la technologie lui permettrait de s'extraire de l'atmosphère terrestre pour se diriger vers cet ailleurs. Sa subsistance dans ce nouvel environnement serait cependant conditionnée par le fait d'importer des essentiels issus de la nature terrestre, car l'Homme appartient à celle-ci et nécessite sa présence et son essentialité pour exister.

Les innovations et technologies doivent permettre à l'Homme de coexister avec la nature dans le temps afin de tendre vers une existence prolongée (pas équivalente, puisque de toute manière la nature a précédé l'Homme). S'il cherche à s'en extraire au détriment de la nature, il pourra sans doute pendant un temps fantasmer son éternité en dehors de cet état. Toutefois, à terme, quand le déséquilibre sera trop grand au détriment de la nature dans l'espace commun de partage, elle rappellera à l'Homme, à travers l'expression de son essentialité que ce dernier réside dans une temporalité où il n'est pas décisionnaire de son existence dans le temps.

À titre d'exemple et de projection, et aussi pour éviter toute projection métaphysique. Il en va de même avec la nature et la temporalité du néant.

Pourquoi l'Homme comprend qu'il ne peut pas lutter contre le néant, mais qu'il pense pouvoir lutter contre la nature ?⁴ Est-ce l'accessibilité à un pouvoir d'action qui laisse ce fantasme prendre racine ? Ou la peur du rien l'oblige-t-elle à agir contre la temporalité directement supérieure, celle à l'origine de son existence, pour espérer ?

Tant que le temps sera un temps linéaire alors l'existence de l'Homme sera conditionnée par sa capacité à cohabiter avec la nature et il ne pourra ni s'en éloigner ni s'en extraire pour bâtir sa propre temporalité.

⁴ Il est volontairement écarté l'idée de penser l'Homme dans une quête d'éternité à travers dieu, même si cela est une réponse constitutive partielle de son comportement et évolution dans le déroulé de son histoire.

La compression du temps de l'espace numérique (Partie 2)

Penser l'éternité des techniques et technologies d'aujourd'hui comme un acquit, un palier duquel il n'est plus possible de descendre ou de tomber est justement la raison principale de la survivance de leur fin. Comme il a déjà été observé, l'Homme appartient à la temporalité de la nature et *de facto* ses technologies et autres techniques appartiennent à la même temporalité que l'Homme et sont contenues dans la temporalité de la nature. De plus, ces techniques ne répondent que de l'existence de l'Homme et de sa capacité à pouvoir les exploiter et les faire exister.

Ainsi, la pérennité des technologies dans le temps, c'est surtout les penser en équilibre avec la temporalité à laquelle elles appartiennent. Or, l'Homme en innovant, pour répondre d'autre chose que de son essentialité, s'éloigne de la nature en plaçant entre lui et elle des couches de techniques qui déséquilibrent le rapport entretenu avec cette temporalité supérieure à l'Homme. De ce fait, rêver les techniques et les technologies d'aujourd'hui comme un acquit durable dans le temps est un raisonnement qui se refuse à tenir compte du déséquilibre déjà en cours et de l'absence d'essentialité d'une partie de cette couche technique. Ici, il n'est pas fait mention de tout ce qui répond de la science et de la découverte scientifique, mais de l'exploitation superficielle⁵ de celles-ci.

La fin du XXème siècle et les débuts du XXIème siècle ont vu survenir une technologie qui a permis de connecter tout un chacun à un seul et même espace, internet et plus spécifiquement le web, éliminant de fait le principe de distance et de temps pour communiquer et échanger. Cette technologie a modifié la manière de penser les échanges entre individus autour de la planète, en les réduisant à des interactions via un écran connecté à cet espace. Cette invention a également permis de compresser le temps d'attente d'envoi et de réception de ces échanges. De ce fait, notre perception du temps et nos attentes quant à sa vitesse et son déroulé en ont été modifiées. Il est possible de faire plus de choses en un temps moindre avec une technologie qui

⁵ Il faut comprendre ici la société de consommation, voire la surconsommation, et le système capitaliste dans son expression la plus perverse, c'est-à-dire exploiter tout sans retenue.

désormais est perçue comme étant la base de communication et d'échange premier de l'ensemble des individus sur terre⁶.

I. Internet, la quête non essentielle du résultat instantané

La réduction géographique des échanges par le prisme d'un espace dématérialisé engendre alors une conséquence, celui de croire que l'on est parvenu à compresser le temps. Autrement dit, arriver à faire plus d'actions qu'auparavant par le biais de cet espace numérique et technique. D'un point de vue simplement quantitatif, cela se vérifie assez aisément. Cependant, imaginer que parce qu'une technologie autorise l'accomplissement d'une augmentation quantitative d'actions réalisées pour un temps donné, alors que ce dernier se comprime n'est juste qu'une perception biaisée. Cette technologie n'est en rien une action sur le temps, elle est une action sur nous-mêmes. Elle nous autorise, voire *in fine* nous force, à augmenter les cadences d'actions qu'il est possible de réaliser à travers cet espace. Elle réévalue et harmonise à la hausse ce que l'on attend des individus par le prisme de cet espace technique, productiviste. L'Homme se soumet à un nouveau rythme d'exécution qui laisse entendre qu'il est meilleur et plus performant que l'Homme d'avant par ce constat quantitatif.

En effet, cette perception d'une compression du temps laisse entendre que l'Homme connecté est un Homme différent des Hommes d'avant, parce qu'il accomplit plus que l'Homme non connecté.

Encore une fois, quantitativement sans aucun doute, parce que la technique incarne ce multiplicateur d'exécution quantitative. Mais en termes d'essentialité des actions menées, rien n'est moins sûr. La technique sur-divise les tâches de l'Homme et l'essentialité de chaque tâche se dilue dans un schéma qui se complexifie et se ramifie⁷, qui se distancie à la fois de la nature ainsi que de son essentialité et son expression. L'Homme sait pourquoi il exécute ses tâches pour lui, toutefois, il ne comprend peut-être plus le schéma global auxquelles ces tâches participent⁸. Cette mise à distance de la compréhension et du sens de ce qui est exécuté atteste

⁶ Évidemment, prendre cette affirmation pour vraie est déjà erronée. Internet est un moyen de communication régulier qui ne concerne qu'une majorité d'individus issue des puissances économiques du monde.

⁷ Ellul J., Le système technicien | Calmann-Lévy, 1977, ISBN n° 2702102255

⁸ Ellul J., Le système technicien | Calmann-Lévy, 1977, ISBN n° 2702102255

d'un éloignement constant avec l'essentiel donc également avec la nature. L'espace numérique est un espace d'interaction et d'exécution de micro-tâches déconnectées d'une forme d'essentialité.

Ainsi, lorsque l'on rapproche cette logique d'une sur-division des tâches pour l'apposer sur l'espace numérique, il semble évident que cet espace propose une distanciation avec l'essentialité des tâches réalisées qui atteint actuellement une forme de paroxysme caricatural. Cet espace s'impose comme un intermédiaire technique de génération et de multiplicateur de tâches. Outre le fait qu'il est possible d'exécuter quantitativement plus, cette exécution se fait par le prisme d'un intermédiaire qui est dès l'origine une prise de distance avec l'exécution réelle de la tâche. En effet, elle ne s'exécute plus de la main de l'Homme, mais d'une commande⁹ voulue par l'Homme via un espace dématérialisé. Cette commande ne cherche plus à comprendre l'exécution de la tâche commandée, mais le temps de son exécution. C'est la quête du quasi-instantané qui dicte nos actions au travers de l'espace numérique.

La quantité d'actions exécutées n'est qu'un accélérateur de cette distanciation avec l'essentialité des actions commandées. De cette prise de distance et de cette automatisation de pensée qui est celui du bouton exécuteur de l'action, l'Homme est amené à penser différemment l'écoulement du temps. Quitte à penser à une forme d'acquisition définitive et éternelle d'une situation dépendante d'une technique trop distancée de la nature.

La société de services numériques s'est imposée comme l'interface première d'exécution des volontés et souhaits de l'Homme. Celle-ci installe progressivement l'idée, par l'augmentation des usages, que l'espace numérique transpose l'essentialité des actions physiques en centralisant le lieu des interactions via un unique espace qui absout les distances et les durées d'exécution. Cette compression géographique et temporelle contribue à une forme de déracinement de l'Homme du réel. Ces actions s'exécutent, mais dans un champ de temps et de lieu que l'Homme conçoit plus difficilement dans l'espace réel puisque son exécution ne fait sens que dans son accès numérique premier et son résultat obtenu dans un temps d'exécution optimisé.

⁹ Le terme de « commande » ici et dans l'utilisation qui en sera faite dans cette partie n'est pas limité à la démarche de commander via un service de e-commerce, mais englobe tous les principes d'actions dans l'espace numérique qui génère un résultat pour l'exécuteur et cela par le biais d'un procédé technique, humain ou financier.

Ainsi, la disparition du processus exécutif de l'équation : commande + \emptyset = résultat, permet de passer sous silence toutes les problématiques inhérentes à la réalité de l'exécution et aux risques pour les personnes en charge de leur exécution, que ces problématiques soient d'ordre économique, social, géographique, écologique.

En faisant disparaître les questions liées à l'exécution, on supprime les obstacles liés à la maximisation des commandes et des usages pour ne faire primer que le résultat au regard de l'écoulement d'un temps T. En effet, il n'est plus possible de s'interroger sur la bonne santé du système, puisque si le résultat de la commande via Internet se présente dans le temps voulu, la satisfaction de l'obtention efface la réflexion de remise en cause du système technique qui justifie sa santé et son efficacité par le résultat.

La complexification continue du système technique informatique permet de présenter et maintenir l'espace dématérialisé tel qu'il est aujourd'hui. C'est-à-dire inscrit dans une logique d'effacement de la procédure d'exécution. Plus on fait primer l'obtention d'un résultat dans un temps court tel de la magie, moins on interroge le processus d'exécution, son rendement productiviste et ses déviances.

À terme, cette volonté d'effacement des aspects de production par les acteurs économiques de l'espace numérique, autorise à enfermer les internautes et utilisateurs dans une logique de circulation et de consommation sans possibilité de remise en cause, de lutte ou de réflexion sur la salubrité du système. On se dépossède de la compréhension d'agir par une projection de notre essentialité dans un service de support/production qui ne fait pas mieux la chose qu'auparavant, juste l'exécute plus vite donnant l'impression d'une création *ex nihilo*. On appuie sur un bouton et la chose et le résultat surgissent tel un miracle.

Cette attente du résultat réduite à un temps minimal a également pour conséquence de mettre en place de nouveaux standards comportementaux vis-à-vis de l'espace numérique dans lequel une confiance s'est fondée.

En effet, cette mécanique d'effacement du déroulé de l'exécution pour ne présenter que le résultat aussi salement acquis qu'il puisse être, survient par la mise en place d'un rapport de confiance à l'espace numérique par les utilisateurs. Confiance qui prend racine dans l'accès à tout et l'exécution de ce tout dans un temps qui touche à l'instantané. C'est l'émergence de ce

rapport de confiance à cet espace qui permet d'effacer, dans une forme de boucle, la réalité de l'exécution physique par la réalité de l'exécution numérique.

Finalement, seul le résultat compte. En effet, le moyen d'obtention du résultat est effacé pour enfermer les utilisateurs dans un système hermétique à tout ce qui se situe en dehors et pourrait amener à une remise en cause.

II. L'espace dématérialisé, une essentialité artificielle

Aujourd'hui, l'espace dématérialisé et sa structure sont l'exact opposé d'un rapport à l'essentiel, ils sont l'exacerbation de ce qu'il y a de plus superficiel puisqu'ils sont l'exacerbation des désirs de tous. De plus, pour y répondre, le système se complexifie et continue d'ajouter des couches entre nous et la nature. Surtout, le système nous empêche de penser l'essentialité des tâches en s'imposant à nous comme premier prisme d'utilisation pour obtenir le résultat voulu et désiré. La mise à disposition d'un choix toujours plus conséquent noie le sens et l'essentialité de ce que nous faisons et désirons. Le choix consumériste est un labyrinthe sans issue.

L'objectif d'un tel espace est de tendre vers plus de production, plus de services, plus de complexité, plus d'enfermement. Cette démarche a également pour conséquence néfaste, et nous y revenons, d'interroger l'écoulement du temps de manière différente, de manière quantitative par le prisme du résultat et non plus par l'essentialité du besoin exprimé par la commande.

Le tour de force de l'espace numérique et de son exploitation est d'avoir fait de l'éloignement avec la nature, de son rapport direct à elle et en conséquence de la perception de l'écoulement du temps, le fondement de son essentialité.

En effet, l'espace numérique dans notre société du XXIème siècle est parvenu à se présenter comme essentiel à l'existence de l'Homme. Tout écran connecté est un accès potentiel à l'essentialité de l'être, celui de pouvoir agir pour soi tout en regardant le monde. Aujourd'hui pour s'inscrire dans la dynamique et la rythmique de la société innovante et technologique du XXIème siècle, il faut que l'individu passe par l'espace numérique comme un gage de légitimation de son inscription dans une société.

Évidemment, il est possible d'agir pour les autres, mais avant d'agir pour l'autre, il faut exister dans ce nouveau monde. L'existence d'un soi numérique est le seul moyen d'agir, d'abord pour soi, puis seulement dans un second temps pour autrui. Il faut donc construire son soi numérique. Il faut (s')installer, comprendre, circuler, aimer, découvrir, prendre conscience de ce que l'on est dans ce nouvel espace présenté comme essentiel pour notre soi de demain, avant de se tourner de manière désintéressée vers l'autre.

Pourquoi être parvenu à se présenter comme essentiel ? Pour la simple raison que cet environnement dématérialisé est un lieu de circulation mondial sans mouvement de ceux qui circulent. L'espace numérique incarne la connaissance de tous/tout, l'accès à tout, l'achat et la vente de tout et cela de manière immobile. Il touche du doigt la synthèse d'un mouvement continu d'actions, de compression du temps et de la multiplication des actions tout en restant immobile et déconnecté de la réalité de l'exécution des actions commandées.

L'espace numérique c'est l'idée d'une circulation immobile qui autorise l'accès à tout ce que l'Homme peut imaginer, en quelque sorte, une corne d'abondance du rêve tout en restant chez soi.

L'espace numérique c'est en quelque sorte la recherche d'une compression temporelle du quantitatif pour nourrir une perception de mouvement continu. L'espace numérique remplace l'immobilisme physique par la sensation de faire, d'aller de l'avant, de ne pas être immobile. L'arrêt et l'attente sont une perte de temps au regard de la quête de notre existence, de notre éternité.

Ça ressemble au Graal du système capitaliste que de produire et permettre l'accès à tous de tout. Surtout, de créer un besoin superficiel de tout, déconnecté de sa nécessité et de son essentialité. Il faut tout de même souligner, puisque l'espace numérique permet à tout à chacun d'y exister et de s'y exprimer ou produire, qu'il y est produit également des choses essentielles, comme des moyens d'alerter, de découvrir, d'être indépendant ou de mieux gérer une forme d'autonomie, de connaître, etc.

Néanmoins, les flux de circulation aujourd'hui se concentrent et se structurent autour de points d'intérêts d'interactions directs à des fins de consommation (qu'elles soient d'informations, de

services, de produits ou d'échanges) sans pour autant éliminer les propositions de connaissances, produits, services plus essentiels.

C'est cette hétérogénéité de façade qui laisse entendre que l'espace numérique est essentiel, car tout y est. Seulement, ce tout est inscrit dans un rapport de force qui nécessite que le soi des personnes qui y circulent cherche à s'extraire de cette superficialité de circulation déterminée. Sans l'intention première et résiliente de l'individu en circulation à vouloir se pencher sur le non superficiel, il sera juste bercé par une circulation prédéterminée¹⁰. Cette dernière cherche à le maintenir dans un état d'interaction superficiel où il exécute des commandes qui lui donnent une existence en tant qu'acteur d'un système dans un espace et dans un rapport quantitatif au nombre d'actions exécutées dans un temps qu'il perçoit désormais comme compressé et donc essentiel.

Il faut donc en plus de bâtir son soi dans le monde physique trouver l'équilibre avec un soi numérique qui prend de plus en plus de place et de poids dans l'existence des individus, dans leur construction d'eux-mêmes, dans un espace dématérialisé qui va se fermer sur l'individu pour l'empêcher de s'extraire. Car peu importe le soi numérique que l'on est, peu importe le temps que l'on passe à se bâtir, se développer, le temps s'écoule de la même manière pour nous. Si le soi numérique n'a pas de répercussion positive sur le soi physique alors le temps consommé même s'il donne l'impression d'être démultiplié dans l'espace numérique, reste vain sur le temps consommé et sur l'essentialité de ce qui avait été recherché.

L'espace numérique est un outil de compression factice du temps, de perte de repère et donc d'une perte partielle de ce temps que l'on pense mieux maîtriser en exécutant plus.

¹⁰ Rouvroy A. et Berns T., Gouvernamentalité algorithmique et perspectives d'émancipation, le disparate comme condition d'individuation par la relation ? | La Découverte – Revue Réseaux, n°177, 2013 ; Bougeard A., Le phénomène de Big Data et le Droit, Pour une appréhension juridique par sa décomposition technique, thèse, Macrez F., 2021., p. 91-96, 211, 387, 400-444 ; Rouvroy A., La gouvernamentalité algorithmique : radicalisation et stratégie immunitaire du capitalisme et du néolibéralisme ? | La Deleuziana, Revue en ligne de philosophie, n° 3/2016, La vie et le nombre

Conclusion :

L'essentialité de l'espace numérique est circonscrite à une époque. Sa durée, elle, est limitée à la capacité de l'Homme à comprendre comment ne pas déséquilibrer, artificialiser et trop se distancer de la nature. Chercher à s'extraire de la nature est une chose. Essayer de s'approprier l'essentialité de la nature et contre cette dernière, alors que nous appartenons à sa temporalité, est une fuite en avant pour prouver ce que nous sommes dans une essentialité artificielle. Cette quête de preuve, de supériorité se fait en biaisant nos rapports à la nature, nos essentialités premières et l'utilisation que nous faisons d'un temps linéaire qui n'est pas le nôtre.

L'espace numérique doit permettre de penser le temps des autres, par rapport au temps de soi et non du temps pour soi dans une exclusivité du temps aux autres. L'espace numérique est un outil pour penser l'autre, pour comprendre l'autre, pas pour l'effacer dans une commande qui ne cherche que le résultat. Quand, il est dit « l'autre », il n'est pas dit uniquement une autre personne ailleurs, mais tout ce qui n'est pas nous. Car le rapport à l'autre permet de penser l'équilibre, l'essentialité d'un tout dans un temps qui à notre échelle ne se dilate pas et ne se comprime pas, il se déroule de manière continue sans que l'on puisse avoir d'emprise dessus.

Aurélien Bougeard

Docteur en droit